

Xavier Marmier et l'Amérique

Georges-J. Joyaux

Volume 11, Number 3, décembre 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301844ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301844ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joyaux, G.-J. (1957). Xavier Marmier et l'Amérique. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 11(3), 309–326. <https://doi.org/10.7202/301844ar>

XAVIER MARMIER ET L'AMÉRIQUE

La tâche commencée au début du XIX^{ème} siècle par Madame de Staël, et marquée par la publication de son célèbre livre *De L'Allemagne* en 1814, fut continuée dans les décades suivantes par un grand nombre de germanisants. « La révélation et les mille problèmes nouveaux soulevés par ce livre neuf et plein de talent, »¹ amenèrent de nombreux jeunes critiques à consacrer leur talent et leur effort à la propagation et à la diffusion du germanisme en France. Ainsi, *La Revue des Deux Mondes* groupait autour de François Buloz un centre germanisant de grand talent. Quoique éclectique, de large horizon et ouverte à tous les apports étrangers, *La Revue* était plus particulièrement attentive à l'Allemagne. Buloz, qui avait pris la revue en main en 1831, avait appelé autour de lui des « germanistes patentés, » Edgar Quinet (1803-1875), Jean-Louis Eugène Lerminier (1803-1875), Xavier Marmier (1809-1892). Parlant de ce dernier, André Monchoux, auteur de *L'Allemagne devant les lettres françaises de 1814 à 1835*, déclare :

Marmier est le type accompli du germanophile :
il ne tarit pas sur les familles allemandes, la manière de vivre, le paysage, les villes, les monuments, l'atmosphère allemande . . .

Il était prédisposé à aimer l'Allemagne par son amour de la nature et du rêve. Sa sensibilité et son imagination s'accordent avec la poésie des Souabes. Il s'attendrit devant l'amour allemand, l'hospitalité allemande, les beautés du pays . . .²

Il serait faux, cependant, de limiter à l'Allemagne, les efforts de vulgarisation de Xavier Marmier. En fait, et en raison même de l'ouvrage de Madame de Staël, le climat intellectuel de l'époque favorisait l'internationalisme, tout au moins dans les lettres ;

¹ André Monchoux, *L'Allemagne devant les lettres françaises de 1814 à 1835*, (Paris, 1953), 13.

² *Ibid.*, 158.

alors que le Romantisme franchit les frontières pour se désaltérer aux sources allemandes et anglaises, « l'esprit positiviste (des années suivantes), aidé par les progrès de la philologie, s'enquiert des diverses civilisations et approfondit l'étude comparée des religions... »³ Le monde se rétrécit, c'est le siècle béni des voyageurs et de nombreux récits de voyages apportent au grand public une connaissance indirecte — et malheureusement pas toujours correcte — des diverses civilisations parsemées sur le globe. Or, si Xavier Marmier est surtout connu comme « le véritable apôtre du Germanisme, » et si « l'Allemagne garde dans son cœur et dans son œuvre la première place »,⁴ il ne faudrait pas cependant négliger ses efforts — marqués par plusieurs ouvrages intéressants — pour familiariser ses lecteurs français avec les littérateurs et les cultures scandinaves. Enfin, et quoique peut-être beaucoup moins connu du public, on ne saurait négliger non plus la part qu'il prit dans la diffusion et la propagation de la culture américaine en France. Il ne saurait être question de le comparer à un de Tocqueville, mais il serait également injuste de passer sous silence son voyage en Amérique, sa profonde connaissance — à la fois directe et indirecte par la lecture — des États-Unis et du Canada, et son association avec les anglophiles de l'époque dans les bureaux de *La Revue des Deux Mondes*.

Cet article a pour but de rappeler brièvement le côté anglophile de l'œuvre de Xavier Marmier, et de rappeler sa contribution, si petite soit-elle, à la tâche menée de front par les de Tocqueville d'une part et les Philarète Chasles de l'autre. Peut-être est-il utile, avant d'en arriver au sujet central, de retracer brièvement la carrière de Xavier Marmier. Né à Pontarlier (Jura) en 1809, Marmier arrive à Paris au moment même de l'apogée romantique; intéressé par la littérature, il entre à *La Nouvelle Revue Germanique* grâce à Alfred de Vigny. Peu après, il entreprend son premier voyage en Allemagne, afin de se familiariser avec le pays et sa culture et d'apprendre la langue. A

³ René Jasinski, *Histoire de la littérature française* (2 vol., Paris, 1947), II: 587.

⁴ Monchoux, *op. cit.*, 158.

peine de retour en France, il se joint à une expédition scientifique en route pour les mers du Nord. De cette première visite dans les pays scandinaves, il revient avec plusieurs ouvrages de popularisation et des traductions des légendes scandinaves. En 1839 on le retrouve à Rennes où il a été nommé professeur de littérature étrangère. Est-il difficile de croire, en vue de sa préparation directe, que ses cours de littérature « aient été suivis avec entrain ? »⁵ En janvier 1841, Xavier Marmier est de retour à Paris temporairement, à la direction de la Bibliothèque du Ministre de l'Instruction Publique. L'année suivante il entreprend son second cycle de grands voyages; il visite successivement la Russie (1842), la Syrie (1845) et l'Afrique du Nord (1846). Après un nouveau séjour à Paris en 1846 en tant que Conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, il visite les Amériques en 1848-1849.

Comme le dit si bien un critique du XIX^{ème} siècle :

Xavier Marmier fut un des nomades de *La Revue des Deux Mondes*; il paraissait et disparaissait...; il passa bien des années au loin, mais ne manqua pas, chemin faisant, tout en s'occupant des missions dont il était chargé, d'écrire à ses amis, et de travailler pour la revue.⁶

Il est intéressant de remarquer de plus que Marmier, lorsqu'il ne parcourait pas le monde — de la Suède à Cuba et de l'Islande à la Russie — n'en continuait pas moins des voyages « autour de sa chambre, » grâce aux nombreux ouvrages qu'il avait à sa disposition en sa qualité de bibliothécaire. Ainsi, les deux volumes qu'il publie à son retour d'Amérique, sont parsemés de références et de citations empruntées à des sources variées, telles que les Relations des Pères Jésuites, les récits de Schoolcraft et de Jonathan Carver, les études de De Tocqueville, de Michel Chevalier, de Miss Martineau et de beaucoup d'autres. Il est évident, au moins dans le cas de l'Amérique, qu'avant même de s'embarquer, Marmier connaissait le pays et sa culture,

⁵ Marie Louise Pailleron, *La Vie Littéraire sous Louis-Philippe* (Paris, 1913), 158.

⁶ *Ibid.*, 144.

autant qu'il est possible de les connaître par l'intermédiaire des livres.

Il faut ajouter enfin que Marmier avait à sa disposition une grande connaissance des langues étrangères. Polyglotte accompli, il savait parfaitement l'allemand, les langues scandinaves et l'anglais, ce qui lui permettait un contact plus intime, et par conséquent beaucoup plus profitable, dans les pays qu'il visitait. Travailleur infatigable, Xavier Marmier est l'auteur de plus de cinquante volumes (récits de voyages, ouvrages de vulgarisation, études littéraires, romans, recueils de poésies, traductions) et d'un grand nombre d'articles contribués aux revues importantes de l'époque. Quoique deux de ses romans (*Les Fiancés du Spitzberg*, 1858, et *Gazida*, 1860) aient été couronnés par l'Académie Française, il ne faudrait exagérer les talents littéraires de notre voyageur-écrivain. S'il a beaucoup lu et peut-être trop retenu, il manque d'invention et de technique; quoique doué d'une profonde sensibilité, qui le rapproche d'autant plus de la psychologie allemande, il n'est qu'un poète médiocre. Analysant son roman *Les Fiancés du Spitzberg*, un collaborateur à la *North American Review* décrit en ces mots les qualités littéraires de Marmier :

Marmier, though a graceful writer, has no sufficient invention or sufficient skill in romance, to construct a powerful story. He can sketch well, but he is not an original writer... He is a poet of moderate fancy, and quick sensibility to the Beauties of Nature...⁷

* * *

La phase américaine de Xavier Marmier se solde par une dizaine d'ouvrages (trois traductions et des récits de voyages) auxquels il faut ajouter un grand nombre d'articles publiés dans *le Correspondant*, et certaines notions, particulièrement sur le lieu et la psychologie des héros dans son roman *Gazida*.⁸

⁷ *North American Review*, LXXXVIII (1859) : 559.

⁸ E. Bryant, *Voyage en Californie*, traduction augmentée de divers renseignements sur l'état actuel de la Californie (Paris, 1849); *Lettres sur l'Amérique — Canada — Etats-Unis — Havane — Rio de la Plata* — (2 vol., Paris, 1851); *Cartas sobre la America*, par Xavier Marmier, traducidas para el Universal (2 vol., Mexico, 185?); *Les Voyageurs nouveaux* (3 vol., Paris,

Après avoir consacré la première moitié de sa vie à l'Allemagne et aux pays scandinaves, Marmier commence à s'intéresser à l'Amérique vers le milieu du XIX^{ème} siècle. En 1848 il entreprend la publication d'une série d'articles « Les Voyageurs Nouveaux, » dans *le Correspondant*. Dans le premier article, il explique son intention :

Quant à ceux à qui il n'est point donné d'entreprendre ces pérégrinations, ils peuvent encore voyager, par l'étude et la rêverie, avec ces voyageurs. C'est pour ceux-là que nous entreprenons cette revue des voyageurs modernes ; nous choisissons de préférence des livres étrangers qui ne sont pas encore traduits en français...⁹

En fait, les livres étudiés par Marmier ne sont que l'occasion de longs exposés sur les pays en question, pour lesquels Marmier puise dans ses nombreuses lectures et dans lesquels il introduit ses propres idées. C'est sans doute à ce moment que notre Germaniste commence la traduction du récit de voyage en Californie de E. Bryant, publié en 1849. Deux ans plus tard ses *Lettres sur l'Amérique* paraissent, à la fois en français et en espagnol. Comme le déclare un de ses critiques, « (As) Europe is thricketrodden ground to him, and Asia bears the print of his foot... , no wonder that his erratic tastes have at last driven him across the Atlantic. »¹⁰ Cette même année 1851, il rassemble ses divers articles publiés dans *Le Correspondant* et publie *Les Voyageurs Nouveaux*, trois volumes d'études géographiques, historiques et sociales basées sur les voyages les plus récents. Naturellement, la plus grande partie de l'ouvrage est consacrée au continent américain, le centre d'attraction de la plupart des voyageurs de l'époque.

1851) ; *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique*, Friedrich Gerstäcker ; traduit par Xavier Marmier (Paris, 1855) ; *En Amérique et en Europe* (Paris, 1860) ; *Souvenirs d'un voyageur*, en Amérique, en Allemagne, en Danemark, en Norvège (Paris, 1867) ; *Les Etats-Unis et le Canada* (Tours, 1874) ; *Récits américains* (Tours, 1874) ; Henry Wadsworth Longfellow, *Drames et poésies*, traduits avec l'autorisation de l'auteur (Paris, 1885).

⁹ *Le Correspondant*, XXI (1848) : 187.

¹⁰ *Blackwood's Magazine*, LXIX (1851) : 545.

Quelques années plus tard il fait publier la traduction d'un ouvrage de Friedrich Gerstäcker (1816, 1872), un écrivain allemand de second ordre, surtout connu par ses récits de voyage en Amérique. *Les États-Unis et le Canada*, publié en 1874 n'est qu'une collection d'extraits des ouvrages précédents et du roman *Gazida*. Ces études historiques, — Marmier laisse rarement échapper une occasion de montrer son érudition — pittoresques, morales, sur les États-Unis et le Canada sont dédiées par les éditeurs « à la jeunesse qui lit et qui étudie ».

Les Récits Américains publiés la même année (et réimprimés huit fois avant la fin du siècle), devraient en fait s'intituler Récits Canadiens, puisque sur les 7 récits inclus dans le livre, un seul traite des États-Unis. Dans cet ouvrage composé de courtes nouvelles « de genre vertueux, familial . . »¹¹, Marmier révèle son grand amour pour le Canada. *Les Drames et Poésies* de Longfellow constitue sa dernière contribution à la diffusion de l'américanisme en France. Le célèbre poète américain dont les 19 poèmes traduits du français « s'étendent de la chanson de Roland à la prose rimée de Xavier Marmier, »¹² l'avait connu lors de sa visite en Europe. La traduction était dédiée à Mlle E. Longfellow, « avec un profond respect par un vieil ami de son père ».

Malgré la traduction de ces œuvres de Longfellow, Marmier se rapproche beaucoup plus des voyageurs de la lignée de De Tocqueville, que ne l'avaient fait ses critiques littéraires consacrées aux littératures allemandes et scandinaves. On peut en conclure que ses vues sur la littérature américaine reflétait, dans l'ensemble, les vues adoptées par la critique française en général qui « n'avait que faire d'une problématique littérature américaine ».¹³ Marmier, cependant, n'ignore pas complètement le sujet. Il a connu Longfellow en France et il a une grande admi-

¹¹ Pierre Moreau, « Les refoulements de Xavier Marmier, » *Revue d'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale de la Civilisation*, XI-XII (Avril-Juin, 1944) : 136.

¹² Paul Morin, *Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow* (Paris, 1913), 390.

¹³ Cyrille Arnavaux, *Les Lettres américaines devant la critique française 1887-1917* (Paris, 1951), 7.

ration pour ses talents poétiques. Il connaît aussi les œuvres de Washington Irving et de l'historien Prescott; mais ce sont là des exceptions. A son retour d'Amérique il ne manque pas, avec sa candeur habituelle, d'exprimer ses vues sur le sujet :

La littérature ne prend pas ici un grand essor . . .
 les librairies réimpriment les élégants in-octavo de
 l'Angleterre ou traduisent nos romans-feuilletons . . .
 En résumé, la profession d'hommes de lettres, de
 savant . . . n'existe pas ici, ou n'y existe que dans des
 conditions d'humilité ou de souffrance.¹⁴

Quant aux journaux, dont le grand nombre — 2400 — laisserait « croire qu'il n'existe pas à la surface du globe un pays plus littéraire, » Marmier n'a rien de bon à en dire :

A part *L'Abeille* de la Nouvelle Orléans et *Le Courrier des Etats-Unis*, je ne connais pas un journal américain, pas même le meilleur de tous, celui d'un poète distingué M. Bryant, qui pour l'ordre des matières, pour l'exposé des faits, puisse être comparé à nos plus simples journaux de provinces . . .¹⁵

Ses vues sur la situation actuelle et future de la littérature au Canada sont tout autres. A l'encontre des Américains, il trouve que « beaucoup de Canadiens sont restés fidèles au pacifique autel des Muses. » Poète lui-même, il ne peut rester insensible aux chansons populaires « (qui) bravent les règles les plus élémentaires de la versification (mais dont) les couplets si primitifs, chantés sur un air des plus champêtres, ont je ne sais quelle mélancolie qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. »¹⁶ Quoique également déçu par les journaux canadiens, il parle en termes fort élogieux de la littérature canadienne naissante, et plus particulièrement de la vie littéraire à Québec : « Québec a de plus que Montréal quelques poètes, un jeune et savant historien d'un grand mérite (Garneau), un bibliographe (Faribault) et une société littéraire . . .¹⁷

Ces vues divergentes sur l'état de la littérature au Canada et aux États-Unis pourraient résumer les vues générales de notre

¹⁴ Xavier Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, (2 vol., Paris, s.d.), I: 277.

¹⁵ *Ibid.*, I: 119.

¹⁶ *Ibid.*, I: 176.

¹⁷ *Ibid.*, I: 177.

voyageur sur ces deux pays. Déçu par les États-Unis, comme la majorité de ses compatriotes, Marmier ne fait que louer le Canada et les Canadiens Français. Il ne saurait être question de condenser, dans ces quelques pages, les différents volumes écrits par Marmier sur le sujet. Il serait tout aussi impossible et peu utile de le suivre pas à pas dans ces voyages de New-York à Montréal et de Québec à la Nouvelle-Orléans. Essayons seulement de dégager de ses divers volumes de voyages, et de son roman *Gazida*, les traits principaux de la description des États-Unis et du Canada que Marmier présente à ses lecteurs.

Pour bien comprendre l'attitude de Marmier vis-à-vis des États-Unis, il ne faut pas oublier que nous avons affaire à un aristocrate et à un rêveur :

There is evidently very little of the Republican in Marmier's composition; we would rather take him for one of the class which M. Louis Blanc's followers designate, in picturesque abbreviation, as *aristo* . . . Marmier is manifestly of too romantic a turn to travel in the United States with gratification to himself or to write about them in a manner likely to satisfy their inhabitants . . .¹⁸

Fidèle à la tradition française et à sa propre nature, Marmier s'élève d'abord contre l'amour de l'argent des Américains et son corollaire: mépris pour tout ce qui touche au cœur et à l'esprit.

L'Américain est dans ce monde pour faire circuler des dollars et des billets de banque, pour rouler perpétuellement sur la montagne de l'industrie, son rocher de Sysiphe, dût ce roc, en retombant, l'écraser dans sa chute . . .¹⁹

Naturellement, l'individu souffre de cette situation :

Non seulement l'homme tombe dans un ordre inférieur (mais), il est absorbé et annulé dans le chiffre de ses propriétés. On vous dit: cet homme vaut un million! Peu importe qu'il soit instruit ou ignorant, beau ou laid, élégant ou vulgaire.²⁰

¹⁸ Blackwood's Magazine, LXIX (1851) : 553-554.

¹⁹ Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, I: 47-48.

²⁰ *Ibid.*, I: 278.

Faut-il s'étonner si notre voyageur n'est pas à l'aise dans ce milieu où l'argent est le seul mode d'appréciation ?

Dire qu'une telle puissance de facultés commerciales et de telles habitudes constituent ce qu'on appelle une nation aimable, non vraiment, et je ne nous souhaite pas de vivre au milieu d'elle, et je n'imagine pas qu'elle me laisse jamais dans le cœur un des tendres souvenirs des chers peuples d'Allemagne, de Scandinavie, voire même des Turcs qui sont si braves gens...²¹

Il est juste d'ajouter, cependant, que Marmier n'en est pas moins émerveillé par les progrès matériels accomplis par les Américains : « Je courbe la tête devant cette puissance de génie humain appliqué aux merveilles de l'industrie. » Quant à lui, trop attaché aux choses du cœur et de l'esprit, il ne saurait se faire à ce genre de vie « où il n'y a pas d'autre signe réel de distinction, ni naissance, ni titres nobilitaires, ni talent artistique ou littéraire ». ²² Ce contact avec la démocratie américaine lui est insupportable :

Il ne se passe pas un instant que tout ce qui m'a séduit dans notre pauvre vie terrestre ou tout ce qui s'est doucement peu à peu infiltré dans mon imagination et dans mes sens : amour des lettres, splendeur des arts, vives et aimables causeries d'une société gracieuse, et les distinctions de luxe, et les habitudes élégantes d'une maison telle que la vôtre ne soit en moi péniblement atteint, froissé par un contact grossier, ou souillé par un souffle profane...²³

Amené à discuter cette question avec un Américain de ren-contre, il ne peut se contenir et le sermonne :

... s'il est dans la nature de l'homme, dans les nécessités de sa condition de chercher un bien-être matériel, ce bien-être ne constitue après tout qu'une part de bonheur dont il porte en son âme la source profonde... Vous vous faites une idolâtrie du bien-être matériel, et vous ne voyez pas que vous créez

²¹ *Ibid.*, I : 48.

²² *Ibid.*, I : 274.

²³ *Ibid.*, I : 67-68.

une religion à la Vitellius, que vous commettez envers Dieu, dont vous prétendez honorer le nom, et envers la nature humaine dont vous croyez mériter la reconnaissance, le plus grand des sacrilèges, car vous retranchez de l'œuvre de Dieu tout ce qu'elle a de plus doux et de meilleur : les libres élans de l'esprit, les épanchements du cœur, les harmonies de la terre...²⁴

Il se plaint aussi de la prétention des Américains pour qui le superlatif est de rigueur dès qu'il s'agit de leur pays :

Les Américains ont, comme les Russes, un orgueil national qui va au delà de toute expression... peu leur importe ce qui existe en d'autres contrées ; ils ont le bonheur de croire que les autres nations leur sont inférieures ; aussi, quand ils se mettent à parler de leur pays et de ses progrès, la langue usuelle est trop faible pour leur enthousiasme.²⁵

Comme il ne peut nier que la jeune République a fait des pas de géants dans la voie du progrès matériel, il se trouve forcé d'employer le superlatif lui-même pour donner une idée de New-York, des États-Unis et de ses habitants. Ainsi, si New-York n'est plus ce qu'il espérait, « a city rising like an enchanted isle between the waves of the ocean and the azure currents of the Hudson, in the poetical prestige of a world decked in all the charms of youth, »²⁶ ce n'en est pas moins une ville qui « d'année en année s'accroît dans des proportions extraordinaires ». Il ne peut lui dénier son surnom, Cité de l'Empire, car « c'est vraiment la capitale d'un nouvel empire dont il est impossible de calculer le développement ».²⁷

Il est tout aussi optimiste quant au futur des États-Unis et il prédit plus de 100 millions d'habitants dans le seul bassin du Mississipi :

Quand on voit ce qui s'est fait en un demi-siècle le long de ces deux artères de l'Ohio et du Mississipi, et quand on regarde sur la carte quelle contrée

²⁴ *Ibid.*, I : 339.

²⁵ *Ibid.*, I : 86.

²⁶ *Blackwood's Magazine*, LXIX (1851) : 554.

²⁷ Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, I : 266.

s'étend encore dans le silence de chaque côté de ces deux fleuves, il est impossible de calculer ce qu'il y aura là un jour de villes, de villages florissants, de chemins de fer, et de milliers d'âmes. Le Nord de l'Europe fut pour le Moyen âge, la *Vagina Gentium*. L'ouest des États-Unis sera pour les temps futurs le *Receptaculum gentium*, le large asile de tous ceux que l'ambition de fortune, la politique ou la misère jetteront hors des confins de l'ancien monde...²⁸

L'avertissement qu'il donne à ses lecteurs « Que celui qui voudra voir cette nature dans sa grandeur première, ne tarde pas trop à venir, »²⁹ nous permet de comprendre toute l'amertume de son désappointement. Nourrie par les récits des premiers voyageurs, son imagination ardente avait créé un mirage de profondes forêts habitées par de nobles indiens encore à l'abri des forces « civilisatrices, » et tels qu'il les décrit plus tard dans son roman *Gazida*. La réalité était tout autre ; Marmier lui-même était venu trop tard et son rêve était détruit. Émerveillé, mais aussi choqué par ce peuple étonnant « sorti de son berceau comme le Petit Poucet et qui a pris les bottes de sept lieux »,³⁰ il avait hâte de le laisser derrière lui et de retrouver l'Europe à laquelle il était plus que jamais attaché.

A côté de cette idée générale qui colore les idées secondaires de Marmier, bien d'autres remarques encore mériteraient d'être relevées. Parlant des femmes américaines, dont la situation sociale exceptionnelle a fait couler tant d'encre, il déclare : « Ce peuple se vante de son respect pour les femmes et traite à cet égard avec une suprême réprobation les mœurs européennes... mais je crois ce respect fort voisin de l'indifférence. »³¹

Quoiqu'il ne consacre que quelques lignes à l'éducation américaine, ses remarques à ce sujet, à l'occasion de sa visite au Collège Girard, méritent notre attention. Il se déclare nettement en faveur des Collèges techniques et des Écoles de formation

²⁸ *Ibid.*, I : 359.

²⁹ *Ibid.*, I : 374.

³⁰ *Ibid.*, I : 381.

³¹ *Ibid.*, I : 238.

professionnelle et, ce faisant, critique le système français qui les ignore trop au profit d'une éducation libérale pas toujours utile.

Il serait à souhaiter que nous eussions en France plusieurs Girards pour nous donner des institutions basées sur le même principe. Nous avons... assez de Collèges où l'on commente Horace et Sophocle et où nous passons les plus belles années de notre vie à suivre une longue et stérile routine...³²

Familier des œuvres de son contemporain de Tocqueville pour lequel il a un profond respect, Marmier ne prend pas la peine de discuter les institutions américaines. A Washington comme partout ailleurs il est choqué par le manque de décorum de la démocratie américaine au travail et ne trouve rien d'agréable à dire quant aux partis et au fonctionnement du régime américain.

Intéressé à un haut degré par la condition des Indiens, « sans cesse refoulés de zone en zone et obligés de se retirer dans les forêts du Nord où ils meurent de froid et de faim, »³³ il ne pouvait rester insensible à la condition des nègres. S'il se refuse à s'engager dans une discussion du problème noir, il ne peut s'empêcher cependant de résumer ses pensées sur ce sujet si pénible, prédisant la rupture de l'Union dans un avenir proche :

Rupture de l'Union ! Tel est en effet le danger qui menace la République américaine. Quand les deux moitiés de cette immense contrée auront acquis plus de développement, quand chacune d'elles sera assez forte pour n'avoir plus besoin du concours de l'autre, le sentiment de son pouvoir rendra ses susceptibilités plus vives, elle repoussera avec colère ce qu'elle tolère aujourd'hui avec peine. Une circonstance fortuite fera éclater une animosité longtemps comprimée, et l'esclavage est peut-être la faille où se brèchera la barre d'acier des États-Unis.³⁴

* * *

Après ce rapide passage parmi « les froids américains qui lui avaient littéralement gelé le cœur et la langue », il est facile de

³² *Ibid.*, I : 296.

³³ *Le Correspondant*, CXI (1878) : 648-649.

³⁴ Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, I : 449.

comprendre avec quel enthousiasme Marmier retrouve l'atmosphère française du Canada : « Dieu soit loué ! Je suis rentré en France. »³⁵ Les pages qu'il écrit sur le Canada sont parsemées de souvenirs historiques rappelant la lutte glorieuse des Canadiens pour préserver leur patrimoine français. Il n'a pas de mots assez durs pour les gouvernements français responsables de la perte de la Nouvelle France :

Le prix de quelques-unes des fêtes de Versailles eût suffi pour donner un utile renfort aux pauvres bataillons qui soutenaient si vaillamment l'honneur de notre drapeau et peut-être sauver notre colonie.³⁶

Il ne saurait en vouloir à l'Angleterre, par contre, car ce pays « a dans l'espace de 80 ans plus aidé aux progrès matériels de cette contrée que nous ne l'avons fait en un siècle et demi ».²⁷ Il loue le nouveau gouvernement d'avoir respecté ses engagements et permis aux Canadiens Français de conserver leur religion et leurs prêtres, les liens indissolubles et nécessaires pour la conservation du patrimoine national. C'est particulièrement à Québec que Marmier se retrouve chez lui. S'il n'est pas spécialement impressionné par la Terrasse, c'est qu'il a vu d'autres spectacles analogues aux quatre coins de la terre ; néanmoins, il admet que c'est « sans aucun doute l'un des spectacles les plus saisissants, les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer ».

Il décrit la ville en ces termes :

Peu de villes offrent à l'observateur autant de contrastes étranges que Québec, ville de guerre et de commerce perchée sur un roc comme un nid d'aigle, et sillonnant l'océan avec ses navires, ville du continent américain, peuplée par une colonie française, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Ecosse ; ville du Moyen Age par quelques-unes de nos anciennes institutions et soumise aux modernes combinaisons du système représentatif, ville d'Europe par sa civilisation, ses habitudes de luxe et touchant aux derniers restes des populations sauvages et aux montagnes désertes... ville

³⁵ *Ibid.*, I : 98, 92.

³⁶ *Ibid.*, I : 162.

³⁷ *Ibid.*, I : 114.

catholique et protestante où l'œuvre de nos missions se perpétue à côté des fondations des sociétés bibliques, où les Jésuites bannis de notre pays trouvent un refuge assuré sous l'égide du puritanisme britannique . . .³⁸

Profondément ému par cette île de culture française au milieu du continent américain, il laisse libre cours à ses rêveries :

. . . d'âge en âge, l'amour de la France est resté implanté dans le cœur des Canadiens ; ils s'honorent d'appartenir par leur origine à la France ; ils gardent fidèlement ses anciennes coutumes, ses traditions religieuses, sa langue ; ils se plaisent à entendre parler de la France, et lorsqu'il leur arrive quelque voyageur de ce pays de leurs aïeux, ils vont eux-mêmes au devant de lui ; ils lui ouvrent leurs demeures avec empressement et l'accueillent avec une sorte de confraternité.³⁹

Ses randonnées dans les environs de Québec — il visite Saint-Hyacinthe et plusieurs autres villages auxquels il prédit un grand futur — le mettent en contact direct avec les paysans canadiens, de souche française, qui ont conservé, mieux que les habitants des villes, les traditions et les coutumes du passé. Cependant, dans sa peinture de la vie fruste mais agréable du paysan canadien, on ne peut manquer de relever les sources mêmes de la victoire éventuelle des Anglais sur les champs du commerce, de l'industrie, de la politique, en un mot les signes précurseurs de leur mainmise sur les activités vitales de la Nation :

Moins instruit que son voisin l'Anglais, le Canadien-Français n'étudie pas comme lui, les nouvelles découvertes, et n'essaye pas de les mettre en pratique ; mais il pourrait dire avec Byron . . . , *the tree of knowledge is not the tree of life.*⁴⁰

Dans son roman *Gazida* et dans ses *Récits Américains*, il met en scène les paysans et les gentilhommes campagnards qu'il a rencontrés dans ses périples au Canada. Dans le roman comme dans le récit de voyage,

³⁸ *Ibid.*, I : 143-144.

³⁹ *Gazida*, Introduction.

⁴⁰ Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, I : 188.

la main du peintre s'émeut des qu'il lui faut représenter à nos yeux le Canada . . . qui fut une province de la vieille France et qui a non seulement l'amour du nom français, mais hélas ! plus fidèlement que ne l'a fait la patrie même, la foi et les mœurs simples de nos pères.⁴¹

Il est évident que Marmier s'attache à un passé en voie de disparition ; il décrit avec nostalgie des conditions de vie sans cesse repoussées à l'arrière-plan par les nécessités et les progrès de la vie moderne. Ce qui intrigue Marmier au Canada, c'est le dépeuplement relatif du pays, surtout quand on le compare à la nombreuse population des États-Unis : « Comment ce beau pays qui présente tant de ressources, n'est-il pas plus habité ? » Cela lui donne une nouvelle occasion de lancer une attaque contre la République américaine, cette fois dirigée contre la publicité sans scrupules des Américains :

Je sais bien que personne n'entend ce que nous appelons l'art de la réclame comme les Américains. Il est le père du *puff*, et il a élevé cette monstrueuse progéniture à des proportions dont on chercherait vainement ailleurs un exemple . . .⁴²

Il voit dans cette publicité la cause même du mouvement de population de l'Europe vers l'Amérique anglo-saxonne. Il accuse les Américains d'avoir « tourné la tête à nos braves paysans d'Alsace et à tant de milliers de familles d'Allemagne », et aujourd'hui encore de tromper un grand nombre de jeunes Canadiens qui feraient beaucoup mieux de rester dans leur pays natal. Il n'en demeure pas moins très optimiste quant au futur du Canada :

Je me plais à croire à l'avenir du Canada. Je vois là un sol fertile qui tôt ou tard ne peut manquer d'attirer des colonies de laboureurs, et sur son sol une population honnête au sein de laquelle il est agréable d'habiter.⁴³

Pourtant il entrevoit un danger possible, un obstacle sur la voie de ce développement : l'annexion par les États-Unis, qui, ajoute Marmier « convoitent le Canada, mais se gardent d'en

⁴¹ Marmier, *Les Etats-Unis et le Canada*, 5-6.

⁴² Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, I : 191.

⁴³ *Ibid.*, I : 192.

faire l'éloge avant qu'il soit annexé ». A son avis, le caractère impressionnable et mobile des Canadiens s'est laissé impressionner par la richesse matérielle des Américains. Certains Canadiens — heureusement ils sont peu nombreux, ajoute Marmier — s'imaginent que l'annexion ouvrirait au Canada un chemin pavé de dollars. Tout autre cependant est l'opinion de notre voyageur, qui ne voit dans l'annexion américaine que « l'anéantissement rapide et radical de tout ce qui reste au Canada de nationalité française. »⁴⁴ En attendant, le Canada se dépeuple lentement au profit des États-Unis, quoiqu'il soit déjà difficile d'y trouver de la terre et du travail.

Si la position géographique de la Nouvelle-Orléans la rattache aux États-Unis, dans l'esprit de Marmier la ville et la région environnante n'en sont pas moins parties intégrales du patrimoine français dans le Nouveau-Monde. C'est avec un plaisir extrême, mais il faut l'ajouter, non sans surprise, que Marmier découvre cette seconde île de culture française au milieu d'un pays anglo-saxon. En vue du travail accompli par le « melting pot » américain, il s'attendait à ne trouver à la Nouvelle-Orléans que de maigres vestiges de la culture et de la langue françaises :

Je m'attendais à voir les habitants de cette cité vitrifiés par la fournaise américaine . . . , car entre toutes les choses qui étonnent l'étranger aux États-Unis, la plus étonnante peut être est la puissance d'absorption du génie américain . . . Supposez un habile chimiste jetant dans un de ses creusets 5 ou 6 ingrédients de différentes espèces, les mêlant, les broyant à la fois pour en extraire un seul et même suc . . .⁴⁵

Malgré ces signes de bonne augure, il se rend compte que cette victoire de la culture française n'est que temporaire. Il ne peut y avoir aucun doute quant au résultat final : l'accroissement incessant de la Nouvelle-Orléans — à qui il prédit un futur grandiose de par sa position géographique beaucoup plus favorable que celle de New-York — ne peut qu'amener la disparition

⁴⁴ *Ibid.*, I : 194.

⁴⁵ *Ibid.*, I : 425.

éventuelle de la culture française, incapable de rivaliser avec le génie anglo-saxon sur le plan économique. En attendant, son séjour à la Nouvelle-Orléans lui rappelle les doux moments passés au Canada au sein des populations françaises :

Dans le Canada et à la Nouvelle Orléans, la veine sympathique m'est apparue du premier coup . . . et je n'ai eu qu'à tendre la main ça et là pour y voir aussitôt tomber des mains amicales.⁴⁶

* * *

Si Marmier est un observateur honnête et perçant, il ne fait pas toujours preuve de tact. Sans doute, décrit-il ce qu'il voit, mais il ne faut pas perdre de vue que c'est un aristocrate fermement attaché aux meilleures traditions européennes, qui observe et juge les pas de géants de la jeune démocratie américaine. Tout là-bas le choquait : la pauvreté de la vie intellectuelle, la division sociale en riches et pauvres, le manque de respect pour les choses de l'esprit, et même le contact quotidien avec les honnêtes mais dures Yankees, inaccoutumés aux raffinements et aux frivolités de la vie aristocratique française :

It may be said that Marmier is hardly indulgent enough to the honest Yankees, to whose curiosity the sight of a Frenchman, in trinkets and a Gibus hat, and 'fresh as imported' was doubtless a strong stimulant.⁴⁷

De toutes façons on ne saurait nier l'honnêteté foncière et la franchise de Marmier. Il décrit tout ce qu'il voit, et s'il est si sévère pour la civilisation américaine, c'est que son tempérament et sa personnalité étaient peu faits pour s'adapter à un pays « qui annonce une nouvelle ère et proclame un nouveau dogme ».

Pendant que la vieille Europe cherchait dans les orages des révolutions les nouvelles lois qui, il est vrai, n'étaient pas toujours celles de Dieu, en dépit de l'axiome VOX POPULI, VOX DEI, la République des Etats-Unis a fait comme les Israélites, elle s'est passionnée pour le veau d'or, elle s'est agenouillée devant lui. Nul Moïse ne l'arrachera à ce

⁴⁶ *Ibid.*, I : 427.

⁴⁷ *Blackwood's Magazine*, LXIX (1851) : 547.

culte idolâtre. Elle prétend, au contraire, nous démontrer qu'elle seule est dans le droit chemin... Il n'y a qu'une religion vraie, la religion du bien-être matériel. La banque est son temple, le registre en partie double, sa loi, et l'or californien, son soleil...⁴⁸

Il est clair par conséquent que Marmier ne pouvait faire pour les États-Unis ce qu'il avait fait pour l'Allemagne, et à un degré moindre pour les pays scandinaves. Il était bien mieux qualifié pour interpréter le génie et la culture allemands que la civilisation américaine. Incapable de l'apprécier à sa juste valeur, il était tout aussi incapable de déguiser ses vrais sentiments. Cherchant en Amérique à retrouver un passé qui n'existait plus, et qui avait cédé le pas à un présent qu'il rejetait, Marmier ne pouvait à la fois qu'être déçu par les États-Unis et séduit par le Canada.

Michigan State University, E.U.

GEORGES-J. JOYAUX

⁴⁸ Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, I: 269.